

de Presbourg n'eût poussé son célèbre *Moriamur* qu'après s'être dûment fait confirmer ses privilèges, et en particulier avoir assuré à perpétuité la franchise d'impôts des nobles, cela n'empêcha pas Marie-Thérèse de garder toujours sa reconnaissance à cette nation, avec laquelle, disait-elle, on peut tout, en lui marquant de l'affection<sup>1</sup>. L'affection qu'elle lui marquait était sincère, mais elle en calculait, elle en escomptait les résultats politiques. D'autant plus imbue de sa dignité de souveraine qu'elle y avait été plus menacée, elle ne doutait pas que son droit fût le même en Hongrie qu'en Bohême, mais elle savait qu'à vouloir l'exercer à la rigueur elle déchaînerait en Hongrie des résistances dont la Bohême avait été incapable : elle faisait la différence des forces entre les deux pays. Puisque la Hongrie tenait à sa Constitution, la reine ne l'attaquait pas directement ; mais elle la tournait quand elle s'en trouvait gênée. Elle s'entendait avec la Diète lorsqu'elle en obtenait autant d'hommes et d'argent qu'elle voulait ; sinon, elle suspendait sans hésitation la vie constitutionnelle du pays : de 1763 à 1780, il n'y eut pas de Diète. Avec un sûr instinct de femme, elle préparait l'assimilation de la Hongrie par une tout autre voie. Marie-Thérèse fut une grande marieuse. Elle chercha à rapprocher la noblesse hongroise de l'autrichienne, de façon à lui insinuer l'esprit autrichien, et par elle, par son influence dans le pays, à resserrer l'indépendance de la Hongrie. Attirer les grandes familles à Vienne, y élever leurs fils dans un milieu autrichien, transformer une aristocratie encore féodale en une aristocratie de cour, combiner des unions qui infiltrent dans le sang hongrois les idées autrichiennes, voilà ses moyens d'action. Sa douceur, sous laquelle se cachait une grande énergie, la confiance qu'elle témoignait à la nation, le sentiment particulier que la nation éprouvait pour cette reine dont elle avait sauvé les couronnes, étaient autant d'instruments de succès pour cette politique. Le règne de Marie-Thérèse porte, en tout, le caractère d'une époque de transition. Elle conserve autant que possible les formes anciennes, mais elle y coule un esprit moderne : ce n'est pas le moins bon moyen de faire réussir ses innovations<sup>2</sup>.

Son successeur avait d'autres principes, ou plutôt il avait des principes. Marie-Thérèse avait préparé l'assimilation. Joseph II la décréta. L'unité rigoureuse, même l'uniformité pouvaient seules

1. Marczali, II. *József*, 55-6.

2 Sur le règne de Marie-Thérèse en Hongrie, (Marczali), *A mag. nemzet tört.* VIII, l. II, plein d'idées et de faits intéressants.